

Une expédition en enfer

James Hogg

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hogg, J. (1995). Une expédition en enfer. *Moebius*, (65), 7–17.

Une expédition en enfer

James Hogg

Il n'existe aucun phénomène naturel aussi peu compris, et sur lequel on écrit autant d'inepties que le rêve. C'est une chose étrange, qui pour ma part dépasse mon entendement, sans que j'en sois contrarié le moins du monde. Au contraire, j'ai l'intime conviction qu'en comparaison, le savoir des philosophes n'a pas bougé d'un iota sur le sujet, malgré tout le raffinement et la subtilité de leurs théories. Ils ne savent même pas ce qu'est le sommeil, pas plus qu'ils ne sont capables d'en définir clairement la nature pour le commun des mortels. Comment, à plus forte raison, sauraient-ils en définir l'aspect le plus impalpable, par lequel l'âme communique avec le monde extérieur ? Comment, dans cet état second, certaines idées s'imposent à nous malgré tous nos efforts pour les tenir à distance, alors que d'autres, que nous avons décidé de faire nôtres de jour comme de nuit, se dérobent à notre compagnie, même au moment où leur aide nous importe le plus ?

Non, non : les philosophes ne sauraient répondre à ces deux questions-là, et quand ils affirmeraient le contraire, je vous conjure de n'en point croire un mot. Ils ne savent pas ce qu'est l'intelligence humaine, pas même la leur (à laquelle ils sont censés avoir l'accès le plus direct), et sont donc d'autant moins compétents pour évaluer son fonctionnement et sa capacité chez tous leurs semblables. Malgré toute leur finesse, ils ne savent toujours pas si cette capacité est distincte du corps, ou si elle est essentiellement la même et ne s'en sépare que de manière épisodique et fortuite. S'ils

cherchent à découvrir le moment de leur vie où naquit cette union, ils ne savent plus quoi penser, car la Conscience se refuse à répondre, en arguant qu'elle ne saurait les faire remonter aussi loin en arrière pour s'en assurer. S'ils tentent de découvrir le moment précis où cette union se dissout, la Conscience, là-dessus, reste muette, de sorte que tout demeure dans l'ombre et le mystère : l'origine de cette union, la manière dont elle perdure, le mode et le moment de sa dissolution, tout cela échappe en réalité à notre entendement – se dérobe à la sûreté de notre faculté de juger. Par contre, quiconque sait lire sa Bible et interpréter un rêve peut le faire sans s'exposer à de graves erreurs.

C'est dans cette perspective que j'aime à contempler, non point la théorie des rêves, mais les rêves eux-mêmes, parce qu'ils démontrent au commun des mortels, de manière très convaincante, l'existence distincte de l'âme et son commerce instantané avec le monde extérieur, mais aussi avec le monde insoupçonné des esprits, lorsque le corps est au repos et qu'au regard de l'âme il dort du sommeil de la mort.

Je ne fais aucun cas de tous les rêves qui se rapportent aux actions de la journée : il ne dort guère d'un sommeil lourd celui qui rêve à ces choses-là. Il n'y a plus de division entre intelligence et matière, mais une sorte de mélange chaotique – de compost, dirait un fermier – qui fermente et bouillonne. Je constate que dans tous les rêves de ce genre, chaque profession donnée rêve en rapport avec ses activités propres, et qu'à la campagne, en tout cas, on en comprend la plupart du temps le sens. Le corps de chaque homme est un baromètre : tout ce qui dépend des éléments est obligatoirement affecté par leurs variations et leurs perturbations, et c'est son cas. Lorsque j'étais berger, et que tout le confort de ma vie était tributaire du bon ou du mauvais temps, ma première réaction, tous les matins, était d'examiner systématiquement mes rêves de la nuit. De fait, ils s'avèrent plus fiables pour mes estimations que les changements à vue du temps. L'un de mes amis, qui pratique assidûment la chasse et la pêche, affirme que ses rêves ne l'ont jamais trompé. S'il rêve qu'il taquine le saumon ou qu'il le traque en pleine rivière, c'est la pluie assurée. Mais s'il pêche au sec, ou dans des eaux trop basses pour que le poisson puisse lui échapper, c'est la sécheresse qui s'annonce ; chasser ou tirer un lièvre indique la neige, un coq de bruyère le vent, etc. Mais dans les annales, le plus célèbre et le plus extra-

ordinaire rêve lié à la profession du rêveur est sans conteste celui de George Dobson, un cocher d'Édimbourg, que je m'en vais vous raconter maintenant. Car même s'il n'a pas pour cadre la hutte du berger, c'est souvent là-bas qu'on l'a évoqué.

George était cocher – et pour moitié, propriétaire – d'une voiture de louage à Édimbourg, à une époque où de tels véhicules n'étaient pas foison. Un beau jour, un gentleman de sa connaissance vint le voir en lui disant : « George, il faut que tu me conduises, moi et mon fils, à... » – un certain endroit qu'il nomma, quelque part aux environs d'Édimbourg.

— Monsieur, dit George, je n'ai jamais entendu parler d'un tel endroit, et je ne saurais vous y conduire si vous ne me donnez pas d'indications plus précises.

— C'est faux, répliqua le gentleman. Personne d'autre en Écosse ne connaît mieux cet endroit-là que toi. Tu n'as jamais emprunté au cours de ta vie d'autre route que celle-ci, et j'exige que tu nous emmènes.

— Parfait, monsieur, dit George. Je vous conduirai en enfer, si tel est votre bon plaisir. Simplement, je vous demanderai de m'indiquer le chemin.

— Alors, en route, et fouette, cocher ! fit l'autre. Ne t'inquiète pas pour le chemin.

Ainsi fit George, et jamais, de toute son existence, il ne vit ses chevaux aller à si fière allure. Ils s'ébrouaient, caracolaient, et filaient, filaient, et comme la route entière semblait aller en descendant, il estima que la fin de son voyage était proche. Et toujours il allait à la même allure, en descendant, en descendant toujours plus avant – et c'est la première fois qu'il empruntait une route aussi belle, aussi dégagée – jusqu'à ce que l'obscurité devienne peu à peu trop épaisse pour pouvoir continuer avec assez de visibilité. Il se tourna vers le gentleman en lui demandant ce qu'il devait faire. Ce dernier lui répondit qu'ils étaient arrivés à destination, et qu'il pouvait s'arrêter, les congédier, et prendre le chemin du retour.

Ainsi fit-il. Il descendit de son siège en remarquant, au passage, ses chevaux qui écumaient, et sans plus attendre ouvrit la porte du fiacre, tenant le bord de son chapeau d'une main, l'autre tendue pour demander son dû.

— Tu as magnifiquement conduit, George, dit le vieux gentleman, et tu mérites reconnaissance. Mais il n'est pas nécessaire que je te règle sur l'heure, puisque tu dois nous reprendre demain ici même à douze heures précises.

— Comme vous voudrez, monsieur, dit George. Vous savez, vous me devez aussi un arriéré, ainsi qu'un droit d'octroi. (Ce qui était le cas.)

— Nous réglerons le tout demain, George. Sans compter, j'en ai peur, le droit d'octroi qu'il faudra régler aujourd'hui.

— Je n'ai pas aperçu de barrière aujourd'hui, votre honneur, dit George.

— Moi, si. Et pas plus tard que tout à l'heure. J'ai dans l'idée que tu auras quelque difficulté à repasser sans ticket valable. Que n'ai-je de la monnaie sur moi !

— Que je sache, il en va toujours ainsi avec votre honneur, fit George en plaisantant. Quel dommage que vous vous laissiez toujours démunir de monnaie !

— Je m'en vais te donner ceci en guise d'équivalent, George, dit le gentleman en lui donnant un ticket écrit à l'encre rouge, que le brave cocher fut incapable de déchiffrer mais qu'il glissa néanmoins dans sa manche. Puis il demanda à son employeur où se trouvait cette barrière qui lui avait échappé, et comment il se faisait qu'on ne lui avait rien demandé à l'aller. Le gentleman répondit à George en l'informant qu'aucune route ne traversait ce domaine, et que quiconque y pénétrait devait soit y rester, soit repartir par le même chemin. Voilà pourquoi les gens de l'octroi ne demandaient jamais rien avant le retour du voyageur, et c'est à ce moment-là qu'ils se montraient parfois terriblement tatillons. Heureusement, le ticket qu'il lui avait donné ferait l'affaire. Puis il demanda à George s'il n'apercevait par une barrière gardée par un groupe d'hommes en noir.

— Ho ! Ho ! Vous voulez dire là-bas ? fit George. Alors, votre honneur, je vous garantis que ce n'est point une barrière d'octroi, mais bien l'entrée d'un chemin privé qui mène à la demeure d'un seigneur, car je crois bien reconnaître là-bas deux ou trois gens de loi que j'ai déjà conduits dans mon fiacre, et tous d'agréable compagnie, qui plus est — des gens qui ne se laissent jamais démunir de monnaie ! Au plaisir — À demain, douze heures ?

— C'est ça. À demain midi, douze heures sonnantes.

Là-dessus, l'employeur de George s'évanouit dans les ténèbres en le laissant se débrouiller pour trouver tant bien que mal la sortie de ce lugubre labyrinthe. Cela n'alla pas sans difficulté, car ses lanternes étaient éteintes, et il n'y voyait goutte — il ne distinguait pas même les oreilles de ses chevaux, et, pis encore, il percevait une sorte de crépitation, comme celle d'une ville en feu, qui l'encerclait et l'assourdissait au point qu'il était incapable de dire si ses chevaux avançaient ou s'ils faisaient du sur-place. George était dans le plus grand désarroi. Il ne fut pas fâché d'apercevoir la barrière devant lui, et ses deux amis en personne, les gens de loi, qui montaient toujours la garde. George fit avancer hardiment son fiacre, et, les accostant par leur nom, leur demanda ce qu'ils faisaient là. En guise de réponse, ils désignèrent la barrière et son gardien. George fut terrifié à la vue de ce personnage qui s'approchait maintenant de lui et s'emparait des chevaux par la bride en lui refusant le passage. En manière d'introduction auprès de ce gardien austère, George lui demanda sur le ton de la plaisanterie comment il se faisait qu'il employait ses deux éminents amis comme gardiens en second.

— Parce qu'ils font partie des derniers arrivés, rétorqua le rustre en bougonnant. Demain, vous en serez vous aussi.

— Plutôt aller au diable, cher monsieur.

— En effet, cher monsieur, plutôt aller au diable.

— Plutôt être damné dans ce cas, en effet !

— C'est ça. Plutôt être damné dans votre cas.

— En attendant, cher monsieur, laissez passer mon attelage, afin de poursuivre mon voyage.

— Non.

— Non?... Vous avez le front de me dire non ? Mon nom est George Dobson, de Pleasance, à Édimbourg, cocher de fiacre, propriétaire de fiacre, qui plus est ; et personne ne m'opposera de refus, tant que je paierai mon dû. Je suis patenté par Sa Majesté, et j'irai où bon me semble... où bon me semble. Laissez donc passer mon attelage, et dites-moi votre tarif.

— Très bien, dit le gardien, dans ce cas, je laisse passer l'attelage. Mais je vous garde en gage.

Et là-dessus, laissant le champ libre aux chevaux, il saisit le brave George à la gorge, qui essaya en vain de se dégager, jura, et tempêta, selon ses propres termes, épouvantablement. Ses chevaux filèrent comme le vent, si rapidement que la voiture semblait voler dans les airs et ne retomber sur terre que tous les demi-kilomètres. George était furibond, car il voyait déjà son beau fiacre et son bel attelage brisés en mille morceaux, et ses deux fringants chevaux mutilés ou trépassés. Et comment pourrait-il alors nourrir les siens ? Il se débattit, menaça, et implora, en vain : l'intolérable gardien restait sourd à toute remontrance. Il fit de nouveau appel aux deux éminents gens de loi de sa connaissance, en leur rappelant qu'il les avait conduits à Roslin un dimanche, en compagnie de deux jeunes femmes qui, vu leur intimité, étaient sans doute leurs sœurs, alors qu'aucun cocher d'Édimbourg ne voulait les prendre à leur bord. Mais les gentlemen, avec beaucoup d'ingratitude, lui firent signe que non et se contentèrent de lui désigner la barrière.

La situation de George devenait maintenant désespérée, aussi demanda-t-il une nouvelle fois à l'affreux gardien de quel droit il le retenait, et quel était son tarif.

— De quel droit je vous retiens, dites-vous, cher monsieur ? Qui donc êtes-vous pour faire une telle requête en ces lieux ? Savez-vous, cher monsieur, où vous êtes ?

— Ma foi, non, répondit George. Si je le savais ! Mais je le *saurai*, et vous ferai aussi ravalier votre insolence. Mon nom, je vous l'ai dit, est George Dobson, cocher et loueur patenté de Pleasance, à Édimbourg ; et en dédommagement contre cette détention illégale, je désire seulement savoir où je suis.

— Dans ce cas, cher monsieur, si cela peut tant vous contenter de savoir où vous êtes, dit le gardien avec un sourire sardonique, vous le *saurez*, et vous pourrez vous référer au procès-verbal que vos deux amis là-bas sont en train de dresser. Vous serez, soyez-en assuré, amplement dédommagé lorsque je vous aurai dit que vous êtes en ENFER ! et que vous n'irez pas plus loin que cette barrière.

Cette nouvelle refroidit quelque peu George. Il commença à se rendre compte qu'en un tel lieu rien ne pourrait être obtenu par la force, aussi s'adressa-t-il en ces termes au gardien inflexible et de plus en plus redoutable :

— Mais monsieur, vous savez bien qu'il faut de toute façon que je rentre à la maison pour dételer mes deux chevaux, et les rentrer, et dire à Chirsty Halliday, ma femme, que je suis retenu. Oh ! Mon Dieu ! Je me rappelle, maintenant, que je suis tenu de revenir ici demain à midi, regardez, j'ai là un ticket pour passer la barrière gratis.

Le gardien prit le ticket d'une main, mais sans lâcher George de l'autre.

— Ho ! Ho ! Vous êtes en relation avec notre honorable ami, M. R... de L... ? fit-il. Cela fait longtemps qu'il est dans nos registres. Ceci fera quand même l'affaire. Simple-ment, il faut y apposer aussi votre nom. N'oubliez pas les termes du contrat : par ledit document, vous gagez votre âme que vous reviendrez ici, demain, à midi.

— Compte là-dessus, mon bonhomme ! s'écria George. Il n'en est pas question. Aucun danger de ce côté-là.

— Dans ces conditions, reste où tu es, dit le gardien, car il n'y a pas d'autre alternative. Nous préférons que les gens arrivent ici de leur propre chef, dans l'exercice de leurs fonctions.

Ce sur quoi il repoussa George en arrière et le fit bouler en bas de la colline. Puis il referma la barrière.

Voyant que toute protestation était vaine, et désireux de revoir le grand jour, de respirer l'air pur, de retrouver Chirsty Halliday, son épouse, et de remettre en ordre écurie et maison, George remonta jusqu'au sommet, et signa le papier la mort dans l'âme : on le laissa partir. Il bondit alors sur les traces de ses chevaux avec une vélocité extraordinaire, dans l'espoir de les rejoindre.

De temps à autre il poussait tout haut un « Holà ! » en espérant qu'ils l'entendraient et qu'ils lui obéiraient, bien qu'il fût incapable de les apercevoir. Mais les déboires de George ne faisaient que commencer, car arrivé à un endroit connu pour être dangereux (là où il y avait une tannerie d'un côté et de l'autre une carrière), il trouva ses fiers coursiers dans le bas-côté, le fiacre en miettes, Dawtie avec deux pattes brisées, et Duncan trépassé. C'était plus que le brave cocher ne pouvait supporter, et pis, à maints égards, que de se retrouver en enfer. Là-bas, au moins, son courage et sa fierté le fortifiaient contre les pires traitements ; mais ici, sa vaillance l'abandonna, et il s'effondra, le visage enfoui dans les mains, pleurant amèrement et se lamentant profon-

dément sur la perte de ses deux beaux chevaux, Dawtie et Duncan.

Tandis qu'il gisait de la sorte, inconsolable, quelqu'un le saisit et le secoua par l'épaule; alors, une voix qu'il connaissait bien lui dit :

— Geordie ! qu'est-ce que tu as, Geordie ?

L'insolence de la question fit sortir George de ses gonds, car il avait reconnu la voix de Chirsty Halliday, sa femme.

— Comment peux-tu poser cette question devant un tel spectacle ! fit George. Oh ! ma pauvre Dawtie, où est le temps où tu folichonnais et tu caracolais, où tu piaffais et tu bronchais ? J'ai perdu à jamais ma fierté, sans mes deux beaux coursiers !

— Debout, George, debout, et du nerf, dit Chirsty Halliday, sa femme. On a justement besoin de toi pour conduire le Lord Président au Palais du Parlement. La tempête fait rage, et il doit être là-bas pour neuf heures ! Debout ! Lève-toi, et habille-toi ! Son serviteur attend après toi.

— Femme, tu es folle ! s'écria George. Comment puis-je partir chercher le Lord Président quand mon fiacre est en miettes, ma pauvre Dawtie avec deux pattes brisées, et Duncan trépassé ? Et qui plus est, j'ai déjà un autre rendez-vous, car je dois être en enfer avant midi.

Chirsty Halliday partit alors d'un éclat d'hilarité qui se prolongea en fou rire ; mais George ne se levait toujours pas et restait au contraire au lit en geignant – car pendant tout ce temps-là, il était dans ses couvertures, bien au chaud, alors qu'au-dehors la tempête faisait rage, détail qui pouvait expliquer cette crépitation épouvantable qui l'assourdissait tant lorsqu'il était en enfer. Mais la réalité de son rêve avait laissé dans son esprit une marque si profonde qu'il préférait ne rien faire d'autre que rester au lit à gémir, persistant à croire en la véracité de tout ce qu'il avait vu. Sa femme sortit alors pour informer le voisinage de l'état lamentable où se trouvait son mari, et du singulier rendez-vous qu'il avait avec M. R... de L... à midi. Elle décida l'un de ses amis à harnacher des chevaux, et à partir chercher le Lord Président ; mais tous les autres rirent copieusement aux tracas du pauvre automédon. Pour lui, cependant, ce n'était point matière à plaisanterie : il gardait toujours la tête sur l'oreiller, et sa femme, qui commençait à s'inquiéter de voir son

cerveau ainsi dérangé, lui fit raconter son aventure jusqu'au moindre détail (car il se refusait toujours à croire ou admettre que c'était un rêve), ce qu'il fit dans les termes ci-dessus rapportés; et elle eut conscience – ou eut peur – de le voir devenir légèrement fébrile. Elle sortit pour informer le docteur Wood que son mari était malade, et qu'il avait officiellement rendez-vous en enfer à midi.

— Il ne faut pas qu'il y aille, ma bonne. Il ne faut pas qu'il s'y rende, à aucun prix, déclara le docteur Wood. Avancez la pendule d'une heure ou deux, pour qu'il dépasse l'heure dite, et je passerai chez vous pendant ma tournée. Vous êtes sûre qu'il n'a pas trop forcé sur la bouteille? Non? Eh bien, dans ce cas, il faut que vous lui disiez de ne pas aller à ce rendez-vous, à aucun prix. Avancez la pendule, et je passerai le voir. Il ne faut pas plaisanter avec ce genre de lubies. Il ne faut pas en rire, ma bonne... ne pas en rire. Peut-être une fièvre nerveuse, qui sait.

Chirsty et le docteur quittèrent la maison en même temps, et ils firent un bout de chemin ensemble. Elle en profita pour lui parler des deux jeunes gens de loi que George avait vus en faction à la barrière de l'enfer, et que le gardien avait décrits comme étant deux des derniers arrivants. En entendant ces paroles, le docteur ralentit le pas, se redressa, se tourna droit vers la femme, et la fixant avec des yeux qui luisaient d'un éclat instable et profond, il s'exclama :

— Que disiez-vous à l'instant, ma bonne? Que disiez-vous à l'instant? Redites-moi ça mot pour mot.

Ainsi fit-elle. Là-dessus le docteur, levant les bras au ciel comme s'il était paralysé d'étonnement, se mit à pousser des cris d'exclamation.

— Je vous accompagne sur-le-champ, dit-il, et en priorité. C'est extraordinaire! C'est terrible! Les deux jeunes gens sont tous deux défunts – tous deux des cadavres à l'heure où je parle! De fiers gaillards – j'étais leur médecin – morts de la même maladie infectieuse. Oh, c'est extraordinaire! C'est extraordinaire!

Chirsty fut presque obligée de courir tout le long du chemin entre High Street et St. Mary's Wynd, tellement le docteur marchait à vive allure, sans jamais lever les yeux du trottoir et en s'exclamant régulièrement «C'est extraordinaire! Tout à fait extraordinaire!» À la longue, une curiosité toute féminine poussa Chirsty à demander au

docteur s'il connaissait leur ami, M. R... de L... Mais il hocha la tête négativement, en répondant :

— Non, non, ma bonne... ne le connais point. Lui et son fils sont tous deux à Londres... ne le connais point : mais l'autre affaire est affreuse... parfaitement affreuse !

Lorsque le docteur Wood arriva chez son patient, il trouva ce dernier très affaibli, mais seulement un peu fébrile ; aussi ne perdit-il pas un instant pour lui laver la tête avec du vinaigre et de l'eau froide, puis il recouvrit le haut du crâne d'un cataplasme, en appliquant le même traitement à la plante des pieds. Le remède ne tarda pas à agir : George reprit quelque vigueur, mais lorsque le docteur tenta de l'égayer en le taquinant sur son rêve, il se mit aussitôt à gémir, en secouant la tête.

— Ainsi donc, mon brave, vous êtes convaincu qu'il ne s'agit point d'un rêve ? fit le docteur.

— Mon cher docteur, comment pourrait-il s'agir d'un rêve ? fit le patient. J'étais là-bas, en personne, avec M. R... et son fils ; regardez, j'ai encore les marques des doigts du gardien à la gorge.

Le docteur Wood regarda, et vit distinctement deux ou trois taches rouges d'un côté de la gorge, ce qui ne laissa pas de le surprendre.

— Je vous assure, docteur, poursuivit George, que ce n'était point un rêve, j'en sais hélas quelque chose. J'ai perdu mon fiacre et mes chevaux... j'ai tout perdu... signé le papier de ma propre main, et contracté l'obligation la plus solennelle et la plus terrible qui soit.

— Mais il ne faut pas la tenir, c'est moi qui vous le dis, fit le docteur Wood. Il ne faut pas la tenir, à aucun prix. C'est pécher que de conclure un pacte avec le diable, mais c'est pécher plus encore que de le respecter. Laissez donc M. R... et son fils là où ils sont, là-bas, car je vous interdis de lever le petit doigt pour aller les chercher aujourd'hui.

— Oh ! Oh ! docteur ! gémit le pauvre homme, il n'y a pas de quoi plaisanter. Je sens que c'est une promesse à laquelle je ne saurais me soustraire. J'irai, il le faut, et cela très bientôt. Oui, oui, il le faut, et j'irai, dussé-je emprunter son attelage à David Barclay.

Là-dessus il tourna son visage vers le mur, poussa un grand gémissement, et tomba en léthargie, tandis que le docteur Wood fit évacuer la chambre en se disant que s'il

pouvait dormir au-delà de l'heure dite, il serait bientôt tiré d'affaire. Mais il continua de garder sa main à son poulx, et se mit peu à peu à montrer des signes d'inquiétude. Sa femme se hâta d'aller chercher un prêtre dont la réputation n'était plus à faire, pour qu'il prie et converse avec son mari, cela dans l'espoir de le faire revenir à lui ; mais après son arrivée, George ne prononça plus une seule parole, sauf pour apostropher ses chevaux, comme s'il les encourageait à courir à toute vitesse ; et c'est ainsi, conduisant en imagination son attelage à toute allure pour tenir son rendez-vous, au sommet de son délire et après une terrible agonie, qu'il passa, exactement quelques minutes avant midi.

Un événement inconnu au moment où George mourut rendit le singulier rêve du cocher encore plus remarquable et unique en son genre. Comme il a déjà été mentionné, il y eut, la nuit du rêve, une terrible tempête, et au milieu de l'ouragan, un bateau parti de Londres sombra au large de Wearmouth vers les trois heures du matin. Parmi les victimes se trouvaient l'Honorable M. R... de L... et son fils ! George n'avait pu en être informé au petit matin, car la nouvelle ne devait atteindre l'Écosse que le jour de son enterrement, pas plus qu'il n'avait été informé du décès des deux jeunes gens de loi, qui étaient morts tous deux de la petite vérole la veille au soir.

Titre original : *The Expedition to Hell*

Texte extrait de : *Nouvelles fantastiques anglaises, Stories of Mystery*, Paris, Le Livre de poche, Coll. «Les langues modernes», 1990, p. 25-57.